

SOME HOPE FOR THE BASTARDS
FRÉDÉRICK GRAVEL

MAR. 17 MARS 20 H
TARIF UNIQUE 9 €

DOSSIER ARTISTIQUE
RÉALISÉ PAR LA COMPAGNIE

LE
SCÈNE NATIONALE
BATEAU
DUNKERQUE
FEU

Le Bateau Feu / Place du Général-de-Gaulle / Dunkerque
lebateaufeu.com / 03 28 51 40 40 /   

DLD

Some Hope for the Bastards

**Frédéric
Gravel**



DOSSIER DE PRESSE

Photo : Stéphane Najman / Photoman
Avec Kimberley De Jong, David Albert-Toth,
Jamie Wright, Lucie Vigneault



A-t-on jamais vu tant de sensualité, tant de sauvagerie sur un plateau ? Depuis combien de temps attentions-nous ce moment de danse pure et crue ?

- Léa Coff, I/O Gazette

DURÉE ±90 minutes (sans entracte)
PREMIÈRE 1^{er} juin 2017 | Festival TransAmériques (Montréal)
VIDÉOS **Promo** <https://vimeo.com/243691241>
Intégrale <https://vimeo.com/220803986>
mot de passe : WatchGravel

CONTACT com@danielleveilledanse.org
(+1) 514 504-8715
danielleveilledanse.org

INTENTION ARTISTIQUE

Une fête mélancolique, une célébration sombre. Une ode poétique au sentiment d'impuissance et à l'apathie. À défaut de savoir où aller, on attend. On attend tous quelque chose, mais cette attente nous coûte, nous gruge. Conditionnés comme nous sommes, il n'y a jamais vraiment eu de temps pour la patience.

À nouveau accompagné de sa « GAnG » d'interprètes, danseurs, musiciens déjantés, Frédéric Gravel investit la scène avec un concert chorégraphique à l'énergie franchement corrosive.

La fête se résume plus souvent en un défoulement, à une courte anesthésie programmée, de façon à survivre la prochaine semaine de travail acharné. Il y a quelque chose d'insatisfait chez moi face à cela. Cette fête ne construit rien. Il faudrait tenir une partie de soi vivante, dubitative, révoltée. La fête doit pouvoir embrasser la noirceur, comme la messe embrasse la finitude de l'existence. Il faut donner un brin d'espoir à nous, les privilégiés de ce monde. Un peu d'espoir à nous salopards puisque c'est à nous qu'il revient de s'éveiller. Some Hope for the Bastards. – Frédéric Gravel



Photo : Stéphane Najman/Photoman | Avec David Albert-Toth, Kimberly de Jong, Frédéric Tavernini, Jamie Wright

COURTE BIOGRAPHIE DE FRÉDÉRIK GRAVEL

Frédéric Gravel est diplômé du Département de danse de l'Université du Québec à Montréal où il déposait, en 2009, son mémoire de maîtrise portant sur « le rôle de l'artiste en danse dans la société démocratique ». Artiste multidisciplinaire totalement irrévérencieux, Frédéric Gravel défriche un autre chemin et décortique le processus artistique pour le spectateur complice. Chorégraphe, danseur, musicien, éclairagiste, il bouscule les structures de l'art chorégraphique et y intègre divers éléments liés au rock et à la performance. Créateur associé à la compagnie DLD dès 2010, il en est nommé directeur artistique en 2018.

Ses productions Gravel Works (2009), Tout se pète la gueule, chérie (2010), Usually Beauty Fails (2012), This Duet That We've Already Done (so many times) (2015) et Some Hope for the Bastards (2017) sont saluées par la critique d'ici et d'ailleurs. Les pièces Ainsi parlait... (2013) et Logique du pire (2016) sont le résultat d'une fructueuse collaboration avec l'auteur Étienne Lepage. En février 2015, il présentait le Cabaret Gravel Cabaret avec une vingtaine d'artistes invités, dont le groupe Dear Criminals et le Quatuor Molinari. Étant toujours là où on ne l'attend pas, il fut également le chorégraphe des spectacles Mutantès et Amours, délices et orgues de Pierre Lapointe (2008).

Assumant une véritable transversalité culturelle et disciplinaire, ses productions sont créées en collaboration étroite avec les membres du Grouped'ArtGravelArtGroup (GAG), un collectif à géométrie variable de danseurs et musiciens. De plus en plus actif comme pédagogue, Frédéric Gravel donne régulièrement des ateliers de création en plus d'enseigner au département de théâtre du CÉGEP de Saint-Hyacinthe, à l'Université du Québec à Montréal et à l'École de danse contemporaine de Montréal.

Frédéric Gravel a marqué les esprits avec ses concerts chorégraphiques et son univers d'énergie bouillonnante, de crudité sexuelle et de désinvolture ironique. — Nayla Naoufal, [Le Devoir](#) (Montréal)

ÉCHOS DE LA PRESSE

Fusion d'atmosphères de scène rock alternative et de danse contemporaine, la proposition, d'une grande simplicité conceptuelle et d'une complexité purement chorégraphique, fonctionne à merveille. – **Le Devoir (Montréal)**

Sans doute la proposition la plus jouissive et furieuse de ce festival. – **I/O Gazette (Paris)**, à propos de l'édition 2017 du Festival TransAmériques

These are vulnerable beings grappling with desire, fumbling toward ecstasy, and surrendering their bodies to the sound and the fury. Fittingly, Gravel builds everything to a mad, thrilling crescendo—like the best rock concert.
– **The Georgia Straight (Vancouver)**

Que ce soit à travers la musique, l'engagement corporel des interprètes ou encore la composition chorégraphique, Frédérick Gravel a su garder le spectacle captivant du début à la fin, liant le tout avec une touche d'humour et des pointes de provocation. – **Df Danse (Montréal)**

This blend of choreography and music, with its narcotic, pounding pop beats and grotesquely unhinged limbs, is something everyone should have seen.
– **Süddeutsche Zeitung (Munich)**

For anyone who loves pure rock music and edgy contemporary dance, Gravel has composed a masterpiece for the senses. — **Centre Stage (Vancouver)**

Des moments de pure beauté s'offrent à nous [...] la distribution est parfaite [...]
– **Inferno magazine (Avignon)**

For an hour and a half, Gravel's tireless band and spectacular dancers had us eating out of their hands as they toyed vigorously with abstract interpretations of "being an asshole," hurting people you care about, and growth as a result of your mistakes. With more humour, bravery, and weirdness than you can imagine, Gravel's production won the audience over and received a full standing ovation.
– **The Vancouver Arts Review (Vancouver)**

NOTES D'INTENTION DE FRÉDÉRICK GRAVEL

Dès le départ, je souhaitais travailler avec de la musique baroque, celle de Bach, et plus spécifiquement sur la pulsation de certaines de ses pièces. Je voulais illustrer cette pulsation par le corps, mais en contraste avec la couleur de la musique. Ma première étape de recherche m'a donc amené à travailler sur la base d'un principe de répétition de mouvements devenant de plus en plus secs ; explorant davantage l'impact plutôt que la rondeur. Observant comment la musique et la danse pouvaient mutuellement s'extirper de leurs contextes respectifs ; j'ai poursuivi cette recherche en m'accompagnant d'autres genres musicaux, mais toujours à la recherche de la pulsation, de l'obstination. Mon intention était de créer des tableaux autour de cette idée, de pousser l'obstination du rythme, de la frappe, du battement, du pendule. J'ai aussi voulu me servir du rythme pour créer des ensembles imparfaits dans le mouvement, mais qui seraient lisibles et rassemblés grâce à une musicalité partagée. J'ai voulu me servir de ce repère musical pour construire une partition chorégraphique complexe qui bascule entre les tensions et les résolutions créées par le contraste entre l'écriture fine et les accidents de l'improvisation.

Il fallait pour livrer tout ça de la musique *live*. Nous nous sommes pris au jeu, et la musique ne joue pas le personnage ironique qu'elle a déjà joué dans mes pièces, elle s'y déploie complètement, mariée cette fois-ci à la recherche chorégraphique, jouant sur les mêmes types de tension.

QU'EST-CE QU'ON ATTEND ?

*Justement, m'est avis qu'on attend beaucoup de gens qui ne livreront pas.
On attend que ceux qui ont créé cet ordre du monde soient ceux qui nous en sortent. On attend de cesser de croire à cette façon de voir, de cesser de croire les slogans creux, de cesser de croire que tout ça a un sens.*

*Alors qu'il serait temps de croire à quelque chose d'autre.
Puisqu'il nous est impossible de ne pas avoir la foi, il est temps de la changer.
Il est temps d'avoir foi en une nouvelle conscience collective.
Il est temps de croire que nous pouvons être à la hauteur.*

On attend que les choses aillent encore plus mal, trop mal, on attend le point de rupture.

Alors que nous avons déjà assez attendu, que nous avons déjà bien assez perdu de temps et de sens. Nous avons déjà perdu la faculté de parler autrement qu'en termes de produits, de rendement, de performance. La santé, l'art, l'enfance, tout se discute comme sur les rapports de pointage des indices fluctuants de Wall Street.

On attend le sauveur, on attend la solution.

Ça ne viendra pas.

Pas de sauveur, pas de solution.

Il y a nous. Il y a des possibles.

Si quelqu'un vous promet le salut, ne le croyez pas.

Tout sera toujours à faire, à refaire, à recommencer.

Il faut s'y attendre. Il est peut-être mieux d'attendre de bien avoir compris ça...



Photo : Stéphane Najman/Photoman

CALENDRIER DE TOURNÉE

AVANT-PREMIÈRE		
20-21 mai 2017	Dance München	Munich, Allemagne
PREMIÈRE MONDIALE		
1-2 juin 2017	Festival TransAmériques	Montréal, Canada
29-30 novembre 2017	Usine C	Montréal, Canada
16 janvier 2018	PuSh International Performing Arts Festival	Vancouver, Canada
20 janvier 2018	Banff Center for Arts and Creativity	Banff, Canada
20-21 avril 2018	Centre national des Arts	Ottawa, Canada
27 juin 2018	La Biennale di Venezia	Venise, Italie
15 novembre 2018	Quai 5160 — Maison de la culture de Verdun	Montréal, Canada
22 mars 2019	Quick Center for the Arts at Fairfield University	Fairfield, États-Unis
2 avril 2019	Maison de la culture d'Amiens	Amiens, France
5 avril 2019	TAP — Théâtre auditorium de Poitiers	Poitiers, France
9 avril 2019	Carré-Colonnes	Saint-Médard-en-Jalles, France
12-13-14 avril 2019	Théâtre national de Chailot	Paris, France

ENTRETIEN AVEC FRÉDÉRIK GRAVEL

Vous dites que vous créez comme un musicien compose sa trame musicale. Comme dans tous vos spectacles, la musique est-elle encore une fois très présente ?

J'ai démarré ce projet avec une étude sur la pulsation du premier morceau de *La passion selon Saint-Jean* de Bach, où il y a un bel ostinato. Je travaille beaucoup sur la musicalité du corps, la musicalité elle-même et le chemin des accents dans le corps. Pour moi, une idée chorégraphique est comme une mélodie. Ensuite, mon travail s'apparente à une mise en scène de concert. Je fais en quelque sorte de la musique avec la danse, ou disons que je compose des lignes que les danseurs vont jouer avec leur propre timbre, leur propre tonalité.

Avec Philippe Brault, le compositeur, nous avons par exemple évoqué le groupe Joy Division pour illustrer l'idée d'une fête, une fête sombre. Non pas une fête pour s'éclater, oublier, mais une fête pour embrasser la lourdeur, la tragédie. Plutôt que de croire aux lendemains glorieux, aux solutions définitives, on devrait peut-être accepter notre laideur et nos peurs, et construire et gérer nos vies communes en se disant qu'il faut trouver des stratégies pour vivre ensemble.

Depuis votre spectacle *Gravel Works*, vous travaillez sensiblement avec la même idée de départ : réunir des danseurs, échanger des idées, construire une œuvre à partir du groupe ainsi créé. Qu'est-ce qui a dominé dans vos rencontres et dans vos discussions ? Peut-on parler de thèmes ou de concepts ?

J'aime travailler avec les niveaux de conscience du performeur : ce qu'il exprime réellement, ce qu'il croit exprimer, ce qu'il choisit de laisser visible sans toutefois le contrôler. Même chose avec les personnages que les danseurs créent : de quoi sont-ils conscients, de quoi sont-ils dupes ? Mais ce n'est pas un concept, il s'agit simplement d'un intérêt dans le travail.

Si on devait absolument trouver un thème, ce pourrait être le peu de conscience que nous avons de nous-mêmes. L'idéologie en place nous convainc que nous sommes uniques, conscients et responsables. Mais nous manquons en fait cruellement de tout ça.

Qui sont les « Bastards » du titre ?

Nous sommes actuellement en train de rétrograder. Tout est en place pour que la peur gagne du terrain. Les gens qui peuvent changer les choses, ceux qui sont assez éduqués, qui sont capables d'avoir une perspective sur une situation sont aussi les spectateurs qui sont assis devant nous. Mais personne ne sait quoi faire...

Je me suis dernièrement dit, dans un moment très pessimiste, que la seule chose que je puisse tenter de faire, c'est de créer des œuvres belles et (peut-être) motivantes. L'art peut être quelque chose de grandiose. En même temps, on dirait que je n'y crois pas, étant moi-même assez cynique. Je suis ce « bastard » du titre !

Nous sommes devenus les larbins, les participants d'un ordre des choses que pourtant nous détestons. Le titre fait référence à cette émotion vécue, ce moment où j'ai estimé que je ne servais à rien d'autre qu'à donner un peu d'espoir à des trous du cul parmi lesquels je m'inclus.

Comment alors résister à l'envie de créer des spectacles dont le questionnement serait plus frontal, qui déclencheraient des discussions et se voudraient revendicateurs ?

J'aurais l'impression de prêcher à des convertis. J'aimerais d'abord et avant tout que nous soyons engagés dans notre art. Et s'il y a un espoir, c'est de se mettre au défi, de travailler en groupe, de ne pas créer que pour les convertis. J'ai mis sur pied un groupe appelé Les Chorégraphes anonymes. Ce groupe existe notamment pour se parler, discuter des problématiques non résolues en danse.

L'idée n'est pas d'être tous d'accord, mais de tenter de comprendre les différentes positions artistiques de chacun. Créer un sens commun pour être capables de mieux agir. Comprendre et dire à voix haute qu'on vit les mêmes situations, dans la même société, le but n'étant pas d'écrire un manifeste, mais de s'aider à penser. S'obliger à penser mieux, c'est pour moi une forme d'engagement.

À PROPOS DE FRÉDÉRICK GRAVEL



Photo : Brianna Lombardo

Né à Montréal en 1978. Chorégraphe, musicien, éclairagiste, chercheur. Directeur artistique de DLD (Daniel Léveillé Danse), cofondateur du collectif chorégraphique La 2e Porte à Gauche, administrateur aux Prix de la danse de Montréal et membre de Circuit-Est centre chorégraphique, Frédéric Gravel est aussi danseur – mauvais, dit-il, mais n'en aspire pas moins à « devenir un mauvais danseur intéressant ». Et un chercheur qui, après avoir complété un baccalauréat en danse à l'Université du Québec à Montréal, présente en 2009 son mémoire de maîtrise sur « le rôle de l'artiste en danse dans la société démocratique » au Département de danse de cette même institution universitaire. Depuis 2005, il travaille au Laboratoire de recherche en technochorégraphie de l'UQAM, sur les technologies de capture de mouvement et d'animation 3D de la danse. Gravel est à la tête du Grouped'ArtGravelArtGroup, un collectif où il réunit, pour ses créations à géométries variables, des artistes de différentes disciplines. Ses chorégraphies sont des patchworks de numéros, comme un concert, best of déconstruit et constant work in progress.

Dès ses premières créations, notamment *Du pittoresque en danse, et dans la mienne en particulier* (2004) — salut, Kandinsky ! —, on reconnaît en Frédéric

Gravel, encore étudiant ou presque, un ton, une intelligence de la scène et sa connivence immédiate avec le public : bref, un chorégraphe à surveiller. Son mentor : Daniel Léveillé. Son frère artistique : Dave St-Pierre, pour qui il a dansé. Et une grande admiration pour Édouard Lock, l'inspirateur lointain. Mais les historiens de la danse pourraient lui trouver des affinités avec la danse postmoderne américaine des sixties par la mise en doute, ou à l'écart, des « manières » de la danse. N'a-t-il pas déjà déclaré : « J'aime faire un spectacle avec le non-spectacle et j'aime déspectaculariser le spectaculaire. » ? On pense à Yvonne Rainer et son *Manifeste du non*. Qu'est-ce à dire pour le chorégraphe danseur, guitariste, chanteur, éclairagiste ?

Pour celui qui présente son travail dans les espaces de l'underground montréalais et new-yorkais, dans les colloques savants, et qui, dans le même temps, chorégraphie des shows du chanteur Pierre Lapointe, comme *Mutantès*, à la Place des Arts de Montréal aux Francofolies 2008 ? Avec un certain sens du paradoxe et l'air de ne pas y toucher, Gravel désigne et utilise les « bons coups » de la danse contemporaine : intensité physique, virtuosité brute et « pedestrian movement », nudité, sexualité, coexistence des genres artistiques (rock, performance, textes, impro, etc.). À ses débuts, ils sont là, dégraissés d'effets esthétisants et à distance d'une dramaturgie unificatrice. Gravel en parle, en explique la fonction, leur statut dans l'art chorégraphique. Il retourne le spectacle comme un gant, déboutant la passivité des contemplateurs et des accros « de danse » comme disent les intimes de la 2e Porte à gauche dont il est l'un des fondateurs.

Le chorégraphe aime autant faire penser que faire danser, montrer la mécanique du spectaculaire, en livrer l'ossature, les articulations, les trucs, et révéler la « traçabilité » des processus artistiques et de la séduction du spectateur, souligner les stratégies du marché de l'art. Et, fine mouche, il laisse le public se débrouiller avec l'indicible des corps, de la musique et de leurs pouvoirs sur les sens et le sens. Démêler l'expérience réflexive de l'expérience sensible relève alors de la jubilation pataphysique ou de la distanciation brechtienne, c'est selon. Nous glissons de l'une à l'autre, amusés et songeurs, charmés, entre l'évidence des corps engagés dans l'action et le détachement d'un deuxième degré critique et de l'autodérision. Que sommes-nous venus voir ?

Des personnages physiques débalancés, au bord de la chute. Les corps sont investis de consignes simples, de rythmes et de silences tranchés,

d'improvisations dirigées. Pris dans des vertiges étirés, à peine trop suspendus avant la débandade. Les rattrapages sont limites, la lourdeur vraie réelle. Les mouvements passent du minimaliste — poses tenues et micromouvements — au débordement d'intensité qui mange l'espace.

Gravel cultive l'ambiguïté artistique, la transversalité culturelle et disciplinaire, l'ironie postmoderne. Après tout, c'est dans l'air du temps. Et, justement, il joue sur l'air du temps (Zeitgeist, pour les mordus de Hegel), léger et sceptique à la fois. Complice du public, il fait un pied de nez aux avant-gardes de tout poil, aux chasses gardées des élites. Avec désinvolture et lucidité, il sort des territoires assignés à la culture populaire et à celle de l'establishment, et les fait s'acoquiner.

Frédéric Gravel est l'un des pionniers de cette génération de chorégraphes qui brisent l'image élitiste de la danse contemporaine pour en élargir le public. [...] Ayant tout pour plaire, il s'affiche comme une étoile montante sur la scène internationale. — Fabienne Cabado, Voir (Montréal)

RÉPERTOIRE DE FRÉDÉRIK GRAVEL

2008	Gravel Works
2010	Tout se pète la gueule, chérie
2012	Cabaret Gravel
2012	Usually Beauty Fails
2013	Ainsi parlait...
2015	This Duet That We've Already Done (so many times)
2016	Logique du pire
2017	Some Hope for the Bastards



REVUE DE PRESSE | Sélection

Some Hope for the Bastards

Frédéric Gravel

CONTACT

com@danielleveilledanse.org

(+1) 514 504-8715

danielleveilledanse.org

LE DEVOIR

LIBRE DE PENSER

CRITIQUE DANSE

«Some Hope For the Bastards»: lueur d'espoir

2 juin 2017 | Mélanie Carpentier - *Collaboratrice* | Danse



Photo: Stéphane Najman

Fusion d'atmosphères de scène rock alternative et de danse contemporaine, la proposition, d'une grande simplicité conceptuelle et d'une complexité purement chorégraphique, fonctionne à merveille.

« *Peut-être vous faites-vous des attentes ?* » lance Frédérick Gravel, guitare à la main, derrière son micro du fond de la scène, interrompant le prélude de ses danseurs. En première canadienne au Festival TransAmériques, *Some Hope For the Bastards* s'inscrit dans la lignée des concerts chorégraphiques qui ont fait la renommée de l'artiste. Fusion d'atmosphères de scène rock alternative et de danse contemporaine, la proposition, d'une grande simplicité conceptuelle et d'une complexité purement chorégraphique, fonctionne à merveille.

Il est certain qu'on s'attend rarement, en danse contemporaine, à voir le chorégraphe prendre part ainsi à la musique. Conjuguant les humeurs, sur des *riffs* et solos de guitare qui s'étirent sur la longueur — très post-rock —, la pièce touche à la *cool* mélancolie d'une fête triste.

Dans le chahut de l'entrée en salle, les danseurs sont présents sur scène, certains déjà en représentation, scrutant le public ; d'autres, désinvoltes, se promènent dans la salle, une bière à la main. La scène est dépouillée, laissant apparaître toute la panoplie de projecteurs habituellement dissimulés. Beautés lisses dans leur tenue de soirée, les interprètes prennent la pose sur une rangée de chaise comme pour la une d'un magazine. Affaissements, sursauts et déséquilibres, ces êtres parfaits s'avèreront vite faillibles, à notre grand bonheur.

Deuxième départ : les pulsations amorcées par les bassins voyagent jusque dans les poitrines au rythme obsédant d'un *beat* continu. Entre les corps-à-corps, les empoignades et les étreintes sensibles, en duo et trio, se dessine une sensualité paradoxale, énergique et brutale. En face à face, cherchant à s'appuyer l'un sur l'autre, à se soutenir, se traîner, les corps traduisent ce besoin constant d'un réconfort. Ce besoin de l'autre pour tenir debout.

Jusqu'à l'essoufflement

Sans être trop illustrative, la création de Gravel s'autorise des silences, entre deux instants rythmés. Réflexe de concert (qui peut être déconcertant pour un public de danse), les applaudissements retentissent entre deux séquences. Entre deux ruptures de ton, on assiste à d'impressionnants unissons avec ces phrasés entremêlés et ces pulsations en synchronie avec la musique. La chorégraphie est réglée au quart de tour, laissant apparaître les gestes habituels des coulisses : gorgées d'eau, reprises de souffle, pauses assises sur le bord de la scène.

Dans la même veine que *Monumental* d'Holy Body Tattoo avec le groupe alternatif Godspeed You ! Black Emperor, l'oeuvre de Gravel pousse jusqu'à l'épuisement les interprètes sur deux heures de performances intenses et rythmées.

« *Un spectacle est un symptôme de quelque chose* », affirmait Gravel au micro en ouverture. Le chorégraphe nous parle de culpabilité et d'impuissance, livrant là des pistes de lecture. On peut lire, effectivement, dans ces corps le syndrome d'une génération bien intentionnée et idéaliste, mais qui ne sait pas comment agir pour transformer la société dans laquelle elle est engluée.

La proposition finit par diviser les spectateurs, une infime poignée s'échappant de la salle avant la fin ; certains, saturés, restent les bras croisés dans leur siège, mais la plupart se lèvent pour applaudir l'intense performance livrée avec brio et sans demi-mesure par les neuf charismatiques danseurs et les trois musiciens, dont l'excellent chanteur qu'est Frédérick Gravel.

Some Hope For The Bastards

Une chorégraphie de Frédérick Gravel. Avec David Albert-Toth, Dany Desjardins, Kimberley De Jong, Francis Ducharme, Alanna Kraaijeveld, Louise Michel Jackson, Alexia Martel, Frédéric Tavernini et Jamie Wright. Musique de Philippe Brault interprétée par Philippe Brault, Frédérick Gravel et José Majo. Dans le cadre de Festival TransAmériques, au Monument-National, jusqu'au 2 juin 2017.



FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES CRITIQUES

Let's fuck

Par [Léa Coff](#)

2 juin 2017



A-t-on jamais vu tant de sensualité, tant de sauvagerie sur un plateau ? Depuis combien de temps attendions-nous ce moment de danse pure et crue ? Devant un parterre envoûté, plongé dans une intense extase, les bâtards de Gravel s'abandonnent avec talent à une transe tantrique et fatale.

Grosses basses, grosses guitares, grosse soirée. Sapés comme jamais, apprêtés pour leur dernière danse, ils boivent pour oublier la folie du monde qui ne leur laisse d'autre choix que de se coller les uns aux autres dans une ultime tentative de ressentir un peu de chaleur humaine. Le corps tout entier secoué par les ondes d'une batterie sadique, ils se laissent couler au sol, incapables de lutter contre ces attaques insidieuses et cruelles, déjà vaincus. Il ne reste bientôt plus que des bêtes haletantes et transpirantes, jetant leurs dernières forces dans un ballet décadent et charnel auquel nous nous surprenons à vouloir prendre part. Face à l'absurdité abyssale de ces temps agités et à cette fin du monde qu'on ne cesse de reporter à demain, autant en finir maintenant dans une explosion des plus majestueuses. Alors, on danse. Et on danse encore, jusqu'à ce que mort s'en suive. *Let's burn all together*. Sans doute la proposition la plus jouissive et furieuse de ce festival.

LIEN : <http://www.iogazette.fr/critiques/regards/2017/lets-fuck/>

Frédéric Gravel builds a rock-concert frenzy at PuSh International Performing Arts Festival opener

by Janet Smith on January 17th, 2018 at 2:09 PM

Photo : STÉPHANE NAJMAN



A Grouped'ArtGravelArtGroup presentation, as part of the PuSh International Performing Arts Festival. At the Vancouver Playhouse on Tuesday, January 16. No remaining performances

The PuSh International Performing Arts Festival opened with an explosively exhilarating bang last night—sweat, beer, roaring guitars, depth-charge synths, blinding concert lights, and an extended standing ovation.

Montreal musician and choreographer Frédéric Gravel is known for mixing live rock with physically pummeling dance, finding the energy of a concert in his work. *Some Hope for the*

Bastards has the added appeal of feeling like a party, its dancers swigging Corona beer and mingling with the audience off the top of the show.

Much like Gravel's hit *Usually Beauty Fails* that appeared in the 2014 festival, the choreography digs at raw ideas about what it means to be human--except here, Gravel takes on a larger scope, with a wider palette of music. He loves pushing repeated movements to extremes: in the work's coolest extended sequence, bodies pelvic-thrust relentlessly--and incongruously--to the pretty rhythms of baroque music, those pulses moving up into their chests as the score melts into banging club beats. Yet when the figures on-stage try to partner to the thumping, they end up pushing each other away, barely able to connect.

Awkwardness, that oh-so-human condition, recurs as a theme, especially in the overture, as the dancers bend and split in increasingly uncomfortable ways while staring directly at the audience.

The self-effacing Gravel pulls all this off with the least amount of pretension possible. This time out, he doesn't join the dancers, rather playing and singing with the genre-mashing band that shares the stage.

He also interrupts the action near the start to deliver one of his rambling, funny introductions to the work, worrying about the pressures of having to open the PuSh fest, and explaining he gave it two beginnings because he couldn't decide between the two.

Gravel, as always, is interested in how art is perceived by an audience, and how he connects with it. He's also not afraid of challenging dance conventions, telling those in the crowd that he actually enjoys watching folks walking out mid-show.

None of this would connect the way it does if the band, with its heavily treated guitars, buzzing synths, thumping drums, and introspective vocals, wasn't so good.

As for the dancers, they show a commitment that reverberates off the stage. Not only can they meet the almost impossible endurance feats that Gravel demands of them--patterns repeat to the point of frenzied, near-trancelike exhaustion in the last quarter--but each brings an individuality and intimacy to the action that just heightens the feeling of undiluted human experience.

These are vulnerable beings grappling with desire, fumbling toward ecstasy, and surrendering their bodies to the sound and the fury.

Fittingly, Gravel builds everything to a mad, thrilling crescendo--like the best rock concert. It's enough to give you the sense that there just might be some hope for us poor bastards.

Électrisant et magnifique « Some Hope for the Bastards » au FTA



/2017/06/02/electrisant-et-magnifique-some-hope-for-the-bastards-au-fta/

info-culture.biz

Sophie
Jama



Some Hope for the Bastards © Photo de courtoisie

Étonnant Frédéric Gravel! Étonnant, surdoué, capable d'électriser une salle et de proposer un spectacle plutôt génial, magnifique, inédit, surprenant, électrisant.

Sur la scène éclairée, pas de décor. Seulement neuf chaises alignées quand les spectateurs s'installent. Certains artistes sont déjà là, en tenue de ville, qui regardent immobiles les spectateurs entrer. Debout, assis, une bière à la main, ils attendent pendant qu'un bourdonnement sourd se fait entendre.

Les artistes ressemblent un peu à des poupées sans vie, sortes d'automates à peine mouvants qui se figent dans de subtiles et irrésistibles convulsions intérieures. Le public qui prend place n'a pas l'air de s'en rendre compte et poursuit ses

bavardages. Mais sur la scène, les danseurs se tordent, lentement, tiennent à peine debout. Certains s'affalent sur le sol en se retenant entre deux chaises. Tout est très lent, progressif.

Au fond de la scène, trois musiciens s'installent autour de la batterie. Les guitares électriques résonnent et font s'animer davantage les danseurs. Ils ressemblent encore à des automates qui se tordent irrésistiblement mais toujours au ralenti. La musique cesse brutalement, les danseurs s'immobilisent, et Frédéric Gravel à la guitare électrique souhaite la bienvenue au public. Curieuse entrée en matière. Nous avons assisté au premier début du spectacle. Car il y a deux débuts... Le ton un peu fou de la représentation est donné...

Le « deuxième début » est sublime. Sur les voix superbes d'un *Miserere* baroque, voici de nouveau les danseurs animés de ces curieuses convulsions nerveuses. L'anachronisme des corps et de la musique, leur contraste produit un effet jubilatoire, presque comique et pourtant extrêmement beau. Puis la chorégraphie se métamorphose en danses de boîtes de nuit au son de la batterie et des guitares électriques qui reprennent.



Some Hope for the Bastards © Photo de courtoisie

Désormais, la musique rock est puissante, les décibels élevés – trop peut-être. Les chorégraphies se font collectives. Les danseurs sont incroyablement talentueux. Ils m'ont fait un peu penser à ceux du clip de Michael Jackson, *Thriller*, même si les danses sont très différentes. *Some Hope for the Bastards* dégage une grande mélancolie en même temps que l'énergie du désespoir, celle qui fait qu'on ne doit pas baisser les bras. Les danseurs ne ressemblent pas exactement à des zombies mais pas loin. Ils dansent et se convulsent jusqu'à l'épuisement, mais tout en beauté, dans de fausses coordinations et des postures étonnantes.

Par moments l'amour est évoqué. À d'autres c'est l'impuissance que l'on ressent. Et tout ça exprimé par des danseurs d'un talent incroyable, qui dégagent à la fois un

tragique découragement et une immense énergie pleine de ressources et d'espoir.

Some Hope for the Bastards, les 1^{er} et 2 juin 2017 à la Salle Ludger-Duvernay du Monument National à Montréal

FTA

Création : Frédérick Gravel

Un spectacle de Grouped'ArtGravelArtGroup

Direction artistique et chorégraphies Frédérick Gravel

Interprétation David Albert-Toth, Dany Desjardins, Kimberley De Jong, Francis Ducharme, Hanako Hoshimi-Caines, Louise Michel Jackson, Frédéric Tavernini, Lucie Vigneault, Jamie Wright

Musique Philippe Brault

Interprétée par Philippe Brault, José Major

Lumières Alexandre Pilon-Guay

Coproduction Festival TransAmériques + Daniel Léveillé Danse + Fonds de création CanDanse et ses partenaires (FTA, CNA, PuSH Festival, Banff Arts Centre) + Centre chorégraphique national de Caen – direction Alban Richard + Muffathalle

Information: <http://fta.ca/>

© Copyright 2017 — Info-Culture.biz. Tous droits réservés

[Politiques de confidentialité](#), [normes journalistiques](#) et [termes d'utilisation](#).

« SOME HOPE FOR THE BASTARDS » À L'USINE C : VAINS COMBATS

décembre 05, 2017 – Léa Villalba

Crédit photo : Stéphane Najman



Les 29 et 30 novembre derniers, Frédéric Gravel a proposé au public de l'Usine C sa création *Some Hope For The Bastards*. Toujours dans la rébellion et l'audace, le chorégraphe emmène ses neuf interprètes et trois musiciens (dont lui-même) dans une réalité bluffante, un party un peu *weird* et une émotion finale intense (j'en ai eu des frissons !). Retour sur une immersion percutante, mais fragile.

Entre réalité et interprétation : « jouer avec les niveaux de conscience »

Quand on entre, les interprètes sont déjà là. Ils nous regardent, on les regarde. En habit de soirée, ils boivent des bières et paraissent partager ce moment avec nous : ils vont saluer leurs

amis dans le public, ils aident les gens à se placer... l'air de rien.

Au fond de la scène, des instruments et quelques minutes plus tard, un groupe commence à jouer, du rock, de la folk... Sommes-nous finalement tous ensemble simplement dans le même concert?

Après une lente chute au sol de la part des interprètes, et donc le début du spectacle, un des musiciens (en l'occurrence, Frédéric Gravel) prend le micro, raconte un peu sa pièce, nous fait rire par des divagations philosophiques loufoques, nous remercie et nous laisse observer le « deuxième début ».

Puis, le spectacle reprend. Sur une musique d'opéra, les interprètes marquent un « beat » qui s'accroît jusqu'à créer des mouvements et des relations entre eux. Il semble que c'est le rythme qui les contrôle, comme une impossibilité de s'en passer. Ils feignent de se rendre compte de cette particularité et continuent, regard direct entre eux et vers le public.

Ce sont réellement les « niveaux de conscience » qui sont pris en compte, comme l'a expliqué le chorégraphe à la discussion. Il faut « avoir conscience de la fiction ». Ainsi, les interprètes incarnent un personnage et divaguent entre ce qu'ils savent en tant que personne et ce qu'ils savent en tant que personnage, sans entrer pour autant en jeu théâtral.

Par sa mise en scène et son travail avec les danseurs, Frédéric Gravel nous fait alors ressentir cette « fausse » réalité où finalement, personne ne sait quand commence la pièce ni quand elle finit. Après tout, ce sont les mêmes personnes dans un même espace. C'est simplement le contexte (son, lumière, silence) qui fait entrer dans un autre univers.

Du beau dans la souffrance

Dans cet univers si particulier, on est face à des individus un peu perdus et un peu maladroits dans leurs relations interpersonnelles. Réunis autour du même rythme, ils partagent un vocabulaire gestuel commun, mais vont et viennent dans l'espace. Comme le créateur le souligne, « *Les danseurs font de la musique avec l'espace, comme un band.* »

Les constructions spatiales se dessinent à pas de loup. Les mouvements s'amplifient, il y a plus de basse et le tout devient plus intense. Les contrepoids laissent place à la violence, dans une cadence soutenue, corps à corps avec la musique. Entre fluidité et pause, les interprètes s'animent, dans des gestuelles simples, mais efficaces, entre décomposition et à-coups. Peu à peu, ils laissent apparaître des unissons, des duos, des phrasés de groupe, quasiment de façon invisible. Dynamique, la pièce ne s'essouffle pas et laisse place à la physicalité remarquable des interprètes. Elle se poursuit par une exploration plus interne, douce et tendre qui suspend un peu le temps. Ce sont des sortes de câlins maladroits qui font sourire, puis des duos fragiles et sensibles qui se construisent sous nos yeux.

Puis, le beat revient, plus fort, plus long. C'est alors une espèce de transe qui s'empare des interprètes, toujours dans le dynamisme, l'« accident maîtrisé » et l'obsession de masse. Ils semblent ne pas avoir conscience du reste et s'obstinent jusqu'à la fin sur la répétition, sans cesse.

Frédéric Gravel explique au départ que le spectacle porte sur le fait de « se sentir responsable de quelque chose qu'on ne peut pas changer », sentiment souvent ressenti par une société. Tout le monde croit être unique alors que les humains restent prévisibles et encore plus de nos jours, avec les comportements de masse. Le chorégraphe souhaitait aussi avec ce spectacle « montrer des danseurs » et non pas des interprètes qui incarnent sa signature.

C'est un pari totalement réussi avec cette pièce haute en couleur qui dévoile des personnalités diverses, des scènes obsessionnelles, de la violence, de la tendresse et le tout sur du bon rock. Merci Frédéric Gravel!



CRITIQUE PUBLIÉ LE 2 DÉCEMBRE 2017 @ 19H07

Gilles G. Lamontagne

SOME HOPE FOR THE BASTARDS À L'USINE C | FRÉDÉRIK GRAVEL, L'INSOUMIS QUI DÉRANGE

« L'art peut être quelque chose de grandiose. En même temps, on dirait que je n'y crois pas, étant moi-même assez cynique. Je suis ce *bastard* du titre, en référence à cette émotion vécue, ce moment où j'ai estimé que je ne servais à rien d'autre qu'à donner un peu d'espoir à des trous du cul parmi lesquels je m'inclus. »

C'est Frédéric Gravel qui parle ainsi dans le programme de *Some Hope for the Bastards*, la plus récente création de sa compagnie, le Grouped'ArtGravelArtGroup, qui a fait un malheur au dernier Festival TransAmériques. Avec son aura de chorégraphe irrévérencieux, rebelle, insolite et polisson qui le caractérise depuis une quinzaine d'années sur la scène montréalaise comme à l'international, Frédéric Gravel est un électron libre.

En plus de signer ses chorégraphies, souvent en collaboration avec les danseurs, il est lui-même interprète, musicien et chanteur aussi bien qu'éclairagiste pour ses spectacles qui ont souvent des titres anglais depuis *Gravel Works* en 2009, comme *Usually Beauty Fails* et *This Duet That We've Already Done (so many times)*. Mais on le reconnaît tout autant pour *Tout se pète la gueule, chérie* qui avait causé une petite commotion en 2010, *Ainsi parlait...* en 2013, et *Logique du pire* l'année dernière.

En apparence laissé à une sorte de ça va comme ça vient, le début de *Some Hope...* s'étire un long moment, toutes lumières allumées dans la salle, avec ses danseurs dans des poses quasi stationnaires répartis sur une scène habitée seulement par huit chaises de taverne en avant-plan. Tenant une bière dans la main, sur fond de vrombissement bien sonore, nous sommes devant huit danseurs qui se sont mis chics pour la grand-messe qui va suivre. Vestons, cravates et robes du soir, le classicisme élégant des costumes conçus par Catherine Théroix aura vite pris le bord.

Le vrai début se produit lorsque les trois musiciens, Philippe Brault, José Major et Frédérick Gravel lui-même, prennent place en opérant une cassure nette, nous assénant une musique tonitruante d'un tel emportement que l'on oublie nos référents, acceptant volontairement de nous laisser violenter. D'ailleurs, la direction musicale de Philippe Brault tout au long du spectacle est absolument remarquable. La musique, sans être toujours à fond la caisse, est un élément indispensable à cette œuvre dont elle module les variantes de climats.

Comme en renonçant à un combat fraternel, les danseurs s'exécutent en solo, en duo, en trio ou en groupe, sans qu'on les voit suer sang et eau. Cela ne fait pas partie du vocabulaire chorégraphique de Frédérick Gravel, encore moins ici où tous s'emploient à insuffler une lueur d'espoir pour les bâtards que nous sommes. La musicalité du corps des interprètes contribue pour beaucoup à cette célébration sombre, celle de l'humanité souffrante toute entière. Les mouvements, par petites secousses du bassin ou par des hochements de la tête, sont souvent répétitifs, comme le battement de cœur de la musique, mais jamais jusqu'à l'agacement. Le spectacle est en constante mutation, avec des épisodes aussi inattendus que du chant grégorien livré sous les éclairages parfois excessifs conçus par Alexandre Pilon-Guay.



Crédit photo Stéphane Najman

Some Hope for the Bastards relève d'un état d'esprit, d'une volonté de se soustraire à un ordre du monde qui court à sa perte. Le spectacle n'est pas « à propos » mais « à cause », comme le souligne Frédérick Gravel d'entrée de jeu. Propulsés de l'intérieur par une force occulte, les corps des danseurs résistent.

Deux soirs à l'Usine C, c'est vraiment trop court pour cette coproduction ayant reçu le soutien de Daniel Léveillé Danse, tout comme la participation entre autres du Centre chorégraphique national de Caen (France), du Muffatwerk (Allemagne), du Banff Centre, et du Push International Performing Arts Festival de Vancouver. Tous des bâtards indispensables au succès mérité de cette œuvre si singulière de Frédérick Gravel.